

des ennemis tout près de nous ; ce serait leur donner l'éveil. Une seule détonation même suffirait pour cela. Eh bien ! Comanche, je suis d'avis que, laissant de côté tout amour-propre, nous prenions terre avec le canot sur nos épaules, pour n'avoir pas de querelles avec ce diable d'animal. Plus loin, nous reprendrons le cours de la rivière.

— Les trois Indiens ont une hache affilée et des bras vigoureux ; les chasseurs blancs ont leurs couteaux pointus et tranchants, reprit Rayon-Brûlant.

— L'amour-propre d'un jeune homme ne s'accommode pas de la fuite, je le sais. Préférez-vous risquer de faire chavirer notre canot, ce qui ne serait pas grand'chose, après tout, mais de la faire crever comme une gourde sèche, ce qui serait irréparable ? Écoutez, Rayon-Brûlant ; faites pour l'amour d'un père à la recherche de son fils, dont les moments sont comptés, le sacrifice de votre gloriole de jeune homme ; c'est un vieillard dont les cheveux sont gris, dont le cœur est plein de tristesse, qui vous en prie.

— La Fleur-du-Lac, dit l'Indien, incapable de cacher les impressions de son jeune cœur eût frémi en voyant la dépouille du monstrueux animal, et elle eût souri au guerrier qui la lui eût apportée ; le cœur de Rayon-Brûlant se serait réjoui.

— Oui, mon enfant, il est doux d'obtenir un sourire de celle qu'on aime ; c'est doux pour un Indien comme pour un blanc ; mais il est doux aussi d'obliger un vieillard qui pleure son fils. Le Grand-Esprit bénira vos chasses.

Le Comanche ne répliqua plus. On éveilla Pepe et Gayferos pour leur apprendre qu'un ours gris des prairies gardait une passe étroite qu'on ne pourrait franchir sans avoir maille à partir avec lui, et qu'il fallait, en emportant le canot, faire un détour par terre et éviter ainsi le bruit dangereux d'un combat contre le redoutable gardien de l'îlot.

La nouvelle qu'un ours gris barrait le passage de la rivière mit Pepe de très mauvaise humeur.

— Le diable torde le cou à cette vermine ! dit-il en bâillant, et en flétrissant par rancune, d'une terme de mépris que les chasseurs n'appliquent qu'à des animaux d'un ordre inférieur, le plus terrible des habitants des Prairies ; je dormais si tranquille !

Cependant, après avoir fait aborder le canot au rivage, le Canadien, toujours prudent, résolu, avant de laisser débarquer toute la troupe, de jeter un coup d'œil dans la plaine. Il escalada doucement la berge, qui encaissait la rivière. De hautes herbes en couronnaient le sommet et opposaient à la vue un rempart infranchissable.

Le Canadien s'avança donc en se coulant à travers leurs tiges, la carabine à la main, et disparut pour quelques minutes aux yeux de ses compagnons.

Ceux-ci se tenaient sur leurs gardes ; car il ne suffisait pas de chercher à éviter le féroce animal pour être à l'abri d'une attaque de sa part. Il était évident que l'ours flairait les émanations humaines, et qu'il ne se sentait plus seul dans son domaine désert. Comme ces redoutables châtelains qui, du haut de leur rocher ou de leur tour, dominaient jadis le cours

d'un fleuve, il était à craindre que l'animal riverain n'essayât de prélever le tribut d'un chasseur ou d'un Indien, s'il avait déjà goûté dans sa vie de la chair de l'un ou de l'autre.

Aux ronflements précipités de ses naseaux se mêlait de temps à autre le grincement de ses formidables dents et de ses ongles qui grattaient le roc de l'îlot.

En ce moment le Canadien revint en toute hâte.

— Au large ! au large ! dit-il à voix basse dès qu'il eût rejoint la petite troupe. Il y a là une douzaine d'Indiens à cheval qui battent la Prairie.

— Les Loups-du-Présage ne trompent jamais, répondit l'Indien. Dans quelle direction les chiens apaches parcourent-ils la plaine ?

— A droite et à gauche ; mais ils semblent venir du côté où nous avons laissé nos feux allumés. Allons, Rayon-Brûlant, c'est à présent et sans hésiter qu'il faut avoir recours aux haches indiennes et aux couteaux des blancs contre l'ours gris. Quoi qu'il en puisse arriver, nous ne saurions rester ici sans danger, une minute de plus. Un de ces cavaliers peut d'un moment à l'autre s'avancer vers la rivière.

Le canot fut de nouveau poussé au milieu du courant, dans la direction de l'îlot, malgré le grondement effrayant qui s'y faisait entendre.

Dans toute autre circonstance, en dépit de la force et de la férocité de l'animal qui, au dire de l'Indien, devait être installé sur la petite île et dominer le passage étroit qu'elle formait sur chaque rive du fleuve, les navigateurs ne se fussent que médiocrement inquiétés de cette rencontre.

A l'exception de Gayferos, tous avaient passé leur vie dans les déserts et ils étaient accoutumés à en braver les dangers ; lui, cependant, ne paraissait pas plus effrayé que ses compagnons ; c'est qu'il ignorait à quel ennemi ils avaient affaire. Les deux chasseurs et les Indiens le savaient et appréciaient tout ce que le voisinage des Apaches ajoutait de péril à un combat déjà si dangereux par lui-même.

Les armes blanches, au cas où l'animal ne serait pas d'humeur à les laisser passer tranquillement, étaient les seules qu'ils pussent employer pour ne pas révéler leur présence. L'épaisse fourrure, d'ailleurs, dont l'ours gris est revêtu, rendait la lutte bien incertaine. Ses hurlements, s'il était blessé, pouvaient attirer les Indiens, avides de le chasser ; le canot risquait d'être crevé par la moindre atteinte de ses griffes tranchantes ; le voir couler bas était presque inévitable.

Bois-Rosé, pour plus de sûreté, et afin d'empêcher le Comanche de commettre quelque acte d'agression pria Rayon-Brûlant de prendre en main l'un des avirons, et lui-même s'empara du second ; puis, au risque de ce qui pouvait lui en advenir, il poussa le canot contre la rive droite, de façon à attaquer la passe de ce côté, et à se trouver le plus rapproché du féroce animal.

Le canot en suivant le cours assez rapide la rivière, eut bientôt regagné la distance que Bois-Rosé lui avait fait perdre en remontant. Ce fut un moment